



CORPS, SEXE ET POUVOIR POLITIQUE DANS *LA FILLE DU SILENCE* DE DIEGOU BAILLY

KOUASSI Akissi Florence ABOUA

kouassiabflore@gmail.com

Université Félix Houphouët Boigny de Cocody - Côte-d'Ivoire

RESUME

Corps, sexe et pouvoir politique dans *La fille du silence* de Diégou Bailly, telle est l'intitulé de notre contribution. La présente étude se propose d'analyser les trois concepts à la lumière du roman éponyme de Diégou Bailly tant il accorde une place de choix à leurs rapports inextricables. Comment fonctionnent ces trois concepts dans leurs interactions ? Sous quels symbolismes l'auteur les évoque-t-il et pour quels enjeux ? Dans une perspective socio-historique, le travail montre qu'un corps abusé et désabusé peut se retourner contre le pouvoir et passer de victime pour devenir une arme redoutable de combat politique. Même si la question de la prostitution n'est pas étrangère à la littérature, elle se double ici de l'aspect politique et revêt par ailleurs un symbolisme qui transcende le corps féminin pour interpeller tout le corps social.

Mots clés : corps, pouvoir, sexe, histoire littéraire, femme.

ABSTRACT

Body, sex and political power in Diégou Bailly's *La fille du silence*, such is the title of our contribution. This study aims to analyze the three concepts in the frame of Diégou Bailly's eponymous novel in so far as the writer puts their inextricable relationships in the limelight. How do these three concepts operate in their interactions? Under what symbolism does the author evoke them, and for which stakes? In a socio-historical perspective, this work shows that an abused and disillusioned body can be turned against the power and, from a victim, become a deadly weapon of political struggle. Even if the issue of prostitution is not foreign to literature, it adds the political aspect and is also covered with a symbol that transcends the female body to encapsulate the whole social body.

Keywords : Body, power, sex, literary history, women.

INTRODUCTION

Commençons, pour n'y plus revenir, par circonscrire les concepts en vue d'explicitier pourquoi nous les convoquons ici dans cette contribution. Primo, les trois, pris isolément, déchaînent les passions. Ensuite, ils mettent toujours en œuvre des interactions variées et tumultueuses. Cet article aurait pu s'intituler : Femme, sexe et pouvoir, mais nous avons utilisé le corps pour faire plus global. En effet, le corps est pris ici d'abord dans le sens de la séduction et de la tentation charnelles qui peuvent revêtir celui de l'homme ou celui de la femme. Il sert aussi à désigner le corps social, le corps pastoral, le corps médical, le corps politique au sens de corporation. Le mot sexe désigne quant à lui souvent le système reproducteur. Le sexe s'entend ici dans le rapport entre les deux sexes opposés, siège d'attraction physique, de désirs sensuels c'est-à-dire l'acte sexuel et de la sexualité. Pouvoir dans son acceptation verbale signifie selon Littré de la langue française "avoir la faculté de" "être en état de" "être

capable de'' ''avoir la permission de''. (1978) Le substantif masculin pouvoir indique ''la faculté par laquelle on peut, l'autorité ou l'emprise exercée sur des choses ou des êtres ou groupes d'individus''. Cette autorité peut être le fait d'un individu nommé, élu ou autoproclamé, du chef de l'Etat, ou d'un groupe d'individus rassemblés autour d'un projet d'exercice du pouvoir. C'est, au niveau institutionnel, ''l'autorité qui gouverne l'Etat'' (Balandier, 1978, p.43). Le pouvoir regroupe tous ceux qui ont en charge la chose publique c'est-à-dire qui utilisent légitimement la force publique en vue de réclamer l'obéissance requise pour le fonctionnement d'une structure. Il représente donc la nécessité d'assurer l'ordre interne parce que « il n'existe aucune société où les règles soient automatiquement respectées. » Il sera aussi perçu ici comme le pouvoir politique, l'autorité exercée sur les affaires publiques. Le philosophe allemand Max Weber (1963) est encore plus explicite quand il note que « le pouvoir politique est la possibilité donnée à un acteur, à l'intérieur d'une relation sociale déterminée, d'être en mesure de la diriger selon son gré. » Pour Frédéric Worms (2013), en tant que relation, le pouvoir possède une dimension dissymétrique, puisqu'il vise à produire entre les acteurs une forme d'obéissance aux commandements.

Dans ce trio explosif que nous nous proposons d'examiner, les rapports sont versatiles et peuvent conduire autant au meilleur qu'au pire. De plus, les trois concepts dans leurs interactions inextricables se trouvent au cœur de l'œuvre *La fille du silence* de l'écrivain et journaliste ivoirien Diégou Bailly. D'où la pertinence de l'intitulé « Corps, sexe et pouvoir politique dans *La fille du silence* de Diégou Bailly. » Dans la perspective socio-historique dans laquelle la présente étude est envisagée, la littérature a prise réelle sur la société de création d'où son apport au processus de développement national. Evoquant brièvement le rôle du roman dans les nations africaines indépendantes, Simon-Pierre Ekanza (2015, p.79) souligne que « celui-ci s'assigne un double objectif : rompre avec la tradition du roman colonial et exotique ... mais aussi se donner une légitimité littéraire, en voulant représenter le plus fidèlement possible les cultures nationales.»

La gangrène que représente la prostitution, phénomène des temps anciens et pourtant toujours d'actualité, parce qu'alliant corps-sexe et pouvoir, peut être un frein au développement humain avant tout autres considérations dépréciatives, comme propagateur des certaines pandémies dont ici le VIH -SIDA. Dans une perspective de dynamique du développement, l'historien de la littérature tout comme l'historien tout court, « en tant qu'intellectuel, est appelé à expliquer les faits qui ont pour trame le temps, il est aussi instruit que la société peut être transformée par l'opinion, et de ce fait il n'a pas moins vocation, en tant que citoyen, à prendre part à la vie de la cité, à aider à sa transformation, en étant de tous les combats, de toutes les dénonciations, de violence et d'injustice » (Ekanza, 2015 , p.13)

La question majeure qui s'inscrit dès lors dans un ensemble plus large que l'on appelle le discours social (Simona et Buata, 2018, p.68) concerne le fonctionnement du trio conceptuel. Comment s'organise alors le corps malade marchandé ? Quel symbolisme scripturaire sous-tend cette dénonciation ? Notre analyse tentera de répondre à ces préoccupations et montrera que l'auteur pose en termes littéraires un réel problème de santé publique pour une prise de conscience générale de ses enjeux.

1. D'une enfance traumatique au métier de femme

Le lot de la femme fait de souffrances et de peines est maintenant de l'ordre de l'habitude. C'est donc très tôt que la fille du silence, consciente de son statut de femme opte pour le métier de femme qu'elle résume en trois vers :

Femme-cactus
Femme-rictus
Femme-douloureuse souffre-douleur. (Bailly, p.21)

Au fil des pages, le lecteur prend conscience du parcours complexe de la fille du silence, appelée aussi Professeur, de l'enfance à l'âge adulte. Elle évolue crescendo du déséquilibre familial à l'indiscipline et au travail du sexe. La narration qu'elle conduit elle-même dans le roman révèle progressivement sa vie, de sa tendre enfance à son initiation à la prostitution alors qu'elle n'était qu'une adolescente. Elle est née d'un père acariâtre qui menait de main de maître sa famille. Témoignant pour tous les enfants de ce dernier, l'aînée, qu'elle est, affirma sans ambages : « la sévérité d'Attila nous suivait partout dans le village. Elle nous enchaînait ... » (Bailly, 1998, p.20)

Sentimentalement instable, son père, qualifié de « fléau de Dieu et bourreau du travail » (D. Bailly, 1998, p.19), aura six autres enfants de mères différentes. Au déficit de la figure paternelle, aimante et modèle, s'ajoutera l'absence de la génitrice. En effet, elle sera délaissée par sa mère à l'âge de trois ans. Une rétrospective livre des secrets de la vie de sa mère.

Cette dernière, dès l'âge de deux mois, fut bannie de son village parce que son père et sa mère avaient succombé à un mal mystérieux, à trois heures d'intervalles. Elle fut accusée d'être la cause de ce double malheur, inexplicable à leurs yeux. Mariée à Attila, elle sera divorcée quand sa fille n'avait que trois ans ; rejetée comme une malpropre. « Je ne veux plus voir cette diablesse sous mon toit » (Bailly, 1998, p.55) avait hurlé le père de sa petite fille, qu'elle abandonnera aux soins de ses marâtres, d'autres aventures de son ex-mari. Le jour de son départ, ce dernier scellait ses cinquièmes noces. C'est dans un foyer instable qu'elle passa son enfance : « Le foyer d'Attila est un grand carrefour où les femmes se croisent sans se voir. » (Bailly, 1998, p.58)

A l'adolescence, la jeune fille confiée à un tuteur, sera initiée à la prostitution par la femme de ce dernier. C'est chez son tuteur que la fille du silence sera initiée au métier du sexe, au métier de femme, par le lesbianisme et quelques fois avec son doberman et son labrador. « J'ai passé trois ans sous le toit des Caseneuve. Pus qu'une complicité, une véritable intimité s'était créée entre Philomène et moi. C'est elle qui m'a initiée au métier de femme. »

Le désarroi expérimenté dans la cellule familiale l'a certainement rendue beaucoup plus vulnérable. Renvoyée de chez son tuteur à cause de l'initiation que la femme de ce dernier lui prodiguait, elle le sera aussi de l'école pour indiscipline caractérisée. Ayant évolué dans une famille sans repère, la fille du silence utilise son corps qui devient sa principale source de pouvoir, d'influence et de survie. Délaissée par la cellule familiale, rejetée du système éducatif, elle est livrée à elle-même et croise le chemin de "son bienfaiteur" un proxénète qui lui redonnera goût à la vie.

Mon nom ?
Je suis celle qui aime le silence
Je suis un numéro de la loterie du destin parmi des dizaines de milliers éparpillés sur cette terre famélique.
Je suis la rosée sur l'herbe grasse du matin.
Je suis une cicatrice dont héritera ma lignée.
A défaut de changer la vie, je changerai de vie. (Bailly, 1998, p.17)

En fait, quand la fille du silence croise le chemin du proxénète Jackson Lewis, elle passe de l'amateurisme au professionnalisme. Installée dans une villa rose, elle voit son corps devenir alors pouvoir en interaction avec les tenants du pouvoir politique, économique, religieux, etc. Etablie à la villa rose, elle voit défiler tous les hommes influents du pays qu'elle sert, qu'elle satisfait.

Du « vaste complot ourdi par le destin » (Bailly, 1998, p.17) contre la fille du silence, on retient que le déficit des affects vitaux, le divorce, la vie dissolue de son père constituent le lot des traumatismes précoces de son enfance qui ont rendu fertile le terreau de la prostitution à laquelle elle s'adonne avec volonté et volupté. « Cercle vicieux et vicié. J'exerce le métier de femme à géométrie variable. » (Bailly, 1998, p.66)

2. Le pouvoir a un sexe et le sexe a un pouvoir

Sexe et pouvoir entretiennent une relation de domination bidirectionnelle que la fille du silence, objet d'attirance, de désir charnel « maîtresse du regard des hommes » (D. Bailly, 1998, p.18) expérimentera dans son métier de femme. Quand son chemin croise celui de Jackson Lewis qui pouvait avoir l'âge de son père, un fortuné qui possède « une trentaine de voitures personnelles. Une centaine de villas. Actionnaire majoritaire dans une vingtaine de sociétés. Planteur, industriel, exportateur, importateur, diamantaire... qui ne connaît Jackson Lewis ? » (Bailly, 1998, p.74)

Désormais, abonnée à la vie de luxe, la fille du silence affiche ostentatoirement son train de vie :

Je m'habille avec les griffes les plus prestigieuses. Jackson Lewis transforme ma vie, qui n'était qu'une route saisonnière, en une autoroute à quatre voies. Il crée le cercle de la villa rose au bord de la lagune où je fais la connaissance de tout ce que la république de Zizimazzi compte de VIP. (Bailly, 1998, p.76)

Mais aussi sa luxure : « J'ai ferré des PDG, des magistrats, des avocats, des journalistes, des médecins, des élèves, des étudiants, des vendeuses de dji-glacé, des vendeurs de choucouya, jusqu'au président de la république. » (Bailly, 1998, p.83)

Dans les méandres du pouvoir charnel et du pouvoir politique, son corps était l'objet de toutes les formes de jouissance ; ses clients se comptaient à tous les niveaux de la société.

Femme à huis clos
Femme en vase clos
Femme sur lit douillet
Femme de chambre capitonnée
Femme sur feuille vierge
Femme sur papier glacé
Femme-tigre en papier. (Bailly, 1998, p.27)

Mais, le tableau change à la disparition de son mentor, Jackson Lewis considéré comme son bienfaiteur. Elle sera abandonnée de tous et livrée encore à elle-même, alors qu'elle accuse le coup de « la maladie du siècle ». Au lieu de se morfondre, elle prend plutôt conscience du pouvoir de son corps abusé et souffrant comme une arme de chantage et de combat pour exterminer la pègre. « J'ai bradé ma jeunesse comme une antiquaille au marché aux puces. Une multitude de bras velus m'ont mis le corps en guenilles. Mon âme enchaînée cherche une issue de secours par le trou de ma mémoire. » (Bailly, 1998, p.114)

La mort de Lewis se présente, dans ces circonstances, comme le déclencheur de son pouvoir, de sa haine envers ceux qui ont abusé de son corps, des plaisirs qu'il leur procurait. Elle décide de changer de cap en affirmant : « je détiens la clé du pouvoir qui ouvre toutes les portes de la vie ... la clé du pouvoir me délivrera des flammes du temps et des griffes de la mort. Je ne serai plus une femme exerçant le métier de femme. » (D. Bailly, 1998, p.47-p.48)

En réalité, malade et recherchant la guérison, c'est son Maître Topé lui fera prendre conscience du pouvoir qu'elle détient avec cette pathologie, après cet échange :

- Je ne cherche pas le pouvoir ; je veux la guérison.
- Le pouvoir a le pouvoir de guérir.
- C'est la fortune qui guérit.
- Le pouvoir a le pouvoir de générer la fortune. Il est source de puissance et d'immortalité. (Bailly, 1998, p.40)

Elle rejette maintenant ce qui lui apparaissait jusque-là comme le seul métier qu'elle pouvait exercer parce que femme. Une forme de révolte qui l'amène à prendre les rênes du pouvoir d'agir dans tel ou tel sens.

Ma mémoire s'éclaire. L'énigme du pouvoir m'apparaît. Je tiens cette clé mystérieuse qui ouvre toutes les portes de la vie. J'ai désormais le pouvoir de répondre au pouvoir et de changer la vie. Je rêve d'embrasser une nouvelle carrière. Je ne veux plus exercer ce métier de femme. (Bailly, 1998, p.45)

Le corps malade devient la clé du pouvoir ayant à sa merci tous les tenants du pouvoir et tous les corps constitués. Elle visite son carnet d'adresses des hommes les plus influents et leur annonce que Jackson est mort de « la maladie du siècle » (Bailly, 1998, p.88). Elle a ainsi visité le PDG de la société pétrolière du pays et lui annonce qu'elle n'est plus astreinte au devoir du silence. Deux jours après sa visite, M. Alexandre Kassouvet a été découvert pendu à la ranche d'un ficus dans le jardin botanique. Puis Monseigneur Jean-Marie Pria à qui elle annonça la même nouvelle de la maladie du siècle disparut de façon mystérieuse. On n'entendit plus parler de lui, et toutes sortes de rumeurs circulaient sur son compte et puis finalement « on dit qu'il s'est retiré au Saint-Siège pour se faire oublier. » (Bailly, 1998, p.98)

Après l'échec de la lutte des démocrates, mis aux arrêts par le pouvoir politique en place, la fille du silence reprend du service. Consciente que « seul le pouvoir a le pouvoir de répondre au pouvoir » (Bailly, 1998, p.114), elle rencontre le président de la République. Leur échange qui en dit long sur le pouvoir réciproque du corps et celui du politique :

- Cède-moi le pouvoir ; tu es trop vieux et le peuple ne veut plus de toi.
- Si je ne me retenais pas ... Tu es donc avec ces démocrates autoproclamés ?
- Calme-toi.
- Mais enfin, une prostituée qui vient me parler de la sorte ? Où a-t-on vu cela ? ... Si je ne me retenais pas ...
- Même si tu ne te retenais pas, tu ne ferais rien. Jamais plus tu ne feras de mal à personne, pas même à une mouche.
- Sale pute !
- Nous faisons le même travail. Les politiciens sont aussi des putes. La politique est une pourriture... Rappelle-toi de tout ce que nous avons fait ... C'est trop tard, Zozorro ; il n'y a plus rien à faire, nous sommes tous condamnés. (Bailly, 1998, p.124)

Une semaine après cet entretien, le président s'est tiré une balle dans la tête. Il a trouvé la mort comme toutes les personnalités-clients qu'elle a visité et à qui elle annonçait, sous forme de chantage, sa séropositivité. Elle a réussi là où les démocrates ont échoué. Mais un symbolisme couvre cette écriture qu'il convient de décrypter pour mieux cerner les enjeux du texte.

3. Du symbolisme de l'écriture

Le terme « symbolisme » est formé à partir du mot « symbole » qui vient du latin « symbolum », un symbole de la foi, et « symbolus », un signe de reconnaissance. Il s'agit en l'occurrence de tout ce qui est camouflé dans le discours, qui n'est pas décrit directement. Quant au suffixe isme, il vient du grec ancien qui a donné le suffixe latin -ismus. Il est utilisé pour former un nom correspondant à une doctrine, un dogme, une idéologie ou une théorie.

La valeur suggestive du langage s'opère dans l'œuvre à travers l'onomastique, des tournures périphrastiques, les dates et le style journalistique.

La représentation littéraire de la prostituée oscille dans l'œuvre entre deux pôles : luxe ou misère, cupidité ou abnégation, innocence profanée et lutte politique. Mais la figure emblématique de ce fléau se fait appeler Professeur ou la fille du silence. Le premier pour certainement ses prouesses sensuelles et le second pour le devoir de réserve que lui imposait son métier de « femme à géométrie variable ». Un silence imposé avec la menace que l'on n'avait de cesse de lui rappeler en ces termes : « le jour où tu révéleras ton nom ... » Finalement, le silence se transforma en une force et un outil redoutable de combat politique. D'où l'intérêt de garder le silence, d'être à l'aise avec le silence et de savoir l'utiliser à bon escient comme l'a fait la fille du silence.

Il n'en demeure pas moins que ce sont des noms communs qui fonctionnent comme des anonymats, elle soutient « les noms n'ont aucune importance dans ce pays. Nous ne sommes que des numéros dans le fichier central du Créateur. » (D. Bailly, 1998, p.74) L'octogénaire hérésiarque ou le sage octogénaire ou le rebelle octogénaire est aussi un anonyme. Les passages des vers qui émaillent le récit lui sont attribués. Il est l'auteur de toutes sortes de réflexions qui tombent toujours à propos.

Des proverbes : « on ne verra jamais un rejeton poilu éclore d'un œuf de tortue. Sur la souche du fromager bourgeonnera toujours une pousse de fromager. » (Bailly, 1998, p.59) ou encore « la quête de l'immortalité enlève toute saveur à la vie. La vie deviendrait un immense océan de glace si elle n'était pas délimitée par les bornes géographiques de la mort. » (Bailly, 1998, p.60)

Des incitations et des encouragements à l'action : « la liberté n'est pas possible sans la révolte » (Bailly, 1998, p.124)

La vie est une farce à deux faces

Un damier

Où l'on joue à qui perd-gagne (Bailly, 1998, p.90) ou encore « Le pouvoir est un aphrodisiaque qui s'avarie avec le temps. » (Bailly, 1998, p.113)

Tantôt sage, tantôt fou hérésiarque ou vieux octogénaire, ce personnage représente bien les éveilleurs de conscience qui ont maille à partir avec les régimes dictatoriaux. Leurs réflexions conduisant inéluctablement à la prise de conscience et à la remise en cause, ils sont dénigrés et marginalisés dans l'unique but d'annihiler la portée de leurs propos.

Toujours dans cette perspective de l'anonymat, sans nommer la maladie dont elle souffre, qui se transmet par les rapports sexuels et qui fait trembler d'effroi ses partenaires sexuels, elle parle de la « maladie du siècle ». Cet euphémisme périphrastique est le même qui désigne la prostitution comme « le métier de femme » ou « le métier de femme à géométrie variable ».

La figure anonyme de la prostituée, porteuse du VIH-SIDA, représenterait toutes ces personnes qui vivent et meurent de ces deux fléaux, dans l'anonymat le plus complet. C'est aussi une façon de lutter contre la stigmatisation et la discrimination envers les travailleurs du sexe et les personnes infectées par le VIH-SIDA.

A ces noms communs, on peut ajouter la date de naissance de la fille du silence qui est le 18 octobre 1960. Symbolisme de sa naissance : « Je suis née le 18 octobre 1960, jour de l'accession de mon pays à la souveraineté nationale et internationale » (Bailly, 1998, p.18)

Cette année marque officiellement l'indépendance de la plupart des pays africains naguère sous domination coloniale. Empreinte de tous les espoirs, elle laissera dans la mémoire collective le goût du désenchantement et de la trahison des Africains par leurs propres frères. « L'éblouissement est mort » constatait l'essayiste tunisienne Hélé Béji. (1982, p.14.)

Parti unique, dictature, favoritisme, tribalisme, népotisme, détournement de deniers publics, gabegie, démagogie... sont les nouveaux maux des nouveaux maîtres de l'Afrique qui ont remplacé les colonisateurs. En effet, le courant du désenchantement lié aux indépendances, appelé aussi désillusion, avait eu cours dans la littérature africaine dans son ensemble.

L'Ivoirien Ahmadou Kourouma en fut un des fers de lance pour ce qui est du roman. Le rappel, trente ans après, au moment de la lutte pour la réinstauration du pluralisme politique dans les mêmes ex-colonies, est un véritable cours d'histoire en sourdine pour ne pas encore une fois perdre de vue l'objectif, et surtout ne pas crier trop vite victoire. « Multipartisme. Démocratie. Liberté. Tout ça, ce sont des mots, du vent, de l'idéologie. » (Bailly, 1998, p.93) s'échinent à faire croire les dirigeants à l'image de Félix Zozorro.

Le parallélisme entre ces deux événements politiques au-delà de leur nature est d'abord l'engouement et l'adhésion populaire qu'ils ont suscité. Ensuite, il résonne comme un avertissement pour que le multipartisme, nouvelle donne pleine d'espoirs, ne déçoive comme l'indépendance les attentes placées en elle.

Par ailleurs, le décryptage de l'écriture note qu'une déformation professionnelle de l'auteur, journaliste de formation se ressent avec ce qui peut ressembler à des coupures de journaux : insertion de passages en italique. Le style journalistique pourrait s'apparenter à celui du journalisme d'investigation.

C'est à travers la narration des faits divers concernant son procès qu'on découvre réellement le visage hideux de Jackson Lewis. Il épousait une femme et prenait pour elle plusieurs assurances couvrant spécifiquement des accidents. Il parcourait avec elle des villes au cours de voyages qu'ils effectuaient en Europe. Quand elle mourait par accidents commandités, il touchait de grosses sommes d'argent et se mariait juste

un ou deux mois après, avec une autre. C'est avec ce scénario qui constitua son immense fortune, au fil de ses mariages.

CONCLUSION

Au terme de cette analyse, nous pouvons dire que le corps, abusé et abandonné, retourne la marchandisation de son corps, dont elle était victime, en une arme redoutable de combat politique. Source de fantasmes des pouvoirs, la prostituée parvient à subvertir les rapports de force pour devenir in fine une héroïne tragique. Le plus vieux métier du monde devient une arme de révolte pour transmettre le VIH et pour réussir là où les combattants de la liberté ont échoué. En effet, contrairement au traitement galvaudé qui présente la prostituée comme une débauchée, elle apparaît ici à la fois sous l'angle d'une victime et d'un bourreau. Au final, le sexe n'est pas une simple composante du pouvoir, c'est le pouvoir.

Mais son traitement brise les stigmatisations pour poser le problème en termes de problème social et de solution politique, car prostitués ou séropositifs, tous ont le droit d'être protégés par les pouvoirs politiques. Le symbolisme fonctionne comme un moyen d'anonymiser les êtres pour ne mettre en évidence que les corps au sens de corporation. Tous les anonymes de la maladie du VIH-SIDA, tous ces professionnels du sexe qui se meurent dans le silence du pouvoir politique.

Le développement est au cœur des maintes actions entreprises dans les ex-colonies françaises. Mais, la situation n'a point évolué dans tous ces pays au point où aujourd'hui encore la question du développement se pose avec autant d'acuité qu'il y a plus d'un demi-siècle. La part de la littérature, quoique représentant un univers fictif, y joue une partition et ses pistes de proposition sont réelles.

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- Bailly, D. (1998). *La fille du silence*. Abidjan : NEI.
- Balandier, G. (1978). *Anthropologie politique*. Paris : PUF.
- Beji, H. (1982). *Désenchantement national : Essai sur la décolonisation*. Paris : Maspéro.
- Ekanza, S.P. (2015). *L'historien dans la cité*. Paris : l'Harmattan
- Jisa S., Buata M. & Miscoiu S. (2018). *Littérature et politique*. Paris : Cerf.
- Littré de la langue française*. (1978). Ed. Encyclopaedia Inc. Chicago. Tome 3.
- Vaillant, A. (2010). *L'histoire littéraire*. Paris : Armand Colin.
- Weber, M. (1963). *Le savant et le politique*. Paris : Plon.
- Worms, F. (2013). *Les 100 mots de la philosophie*. Paris : PUF.